Armand MATTELART, *L'invention de la communication*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Poche, 2011, 392 p.

Alexandre Eyries

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6754>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6754

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 318-319

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Armand MATTELART, *L'invention de la communication* », *Questions de communication*

[En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 27 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6754> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6754>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

et ses références dans un domaine qui, chaque jour, s'approfondit : celui des rapports complexes et labiles existant entre l'homme, le monde et le langage.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CERES, université de Limoges

jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Armand MATTELTART, *L'invention de la communication*.

Nouvelle édition, Paris, Éd. La Découverte, coll. Poche, 2011, 392 p.

Depuis les origines, la notion de communication – par définition complexe et féconde – a connu de nombreuses métamorphoses et de multiples acceptions, et a pu être mise en relation avec des domaines scientifiques très divers. Le livre d'Armand Mattelart, professeur émérite en sciences de l'information et de la communication à l'université Paris 8, s'intitule *L'invention de la communication* et s'attache à retracer l'histoire des réalités diverses recouvertes par ce concept et à donner à voir tout ce qu'il a servi à nommer, à montrer ou à cacher à chaque période historique. Ainsi, « chaque époque historique et chaque type de société ont[-elles] la configuration communicationnelle qu'ils méritent. Cette configuration avec ses divers niveaux qu'ils soient économique, social, technique ou mental, et ses différentes échelles, locale, nationale, régionale ou internationale, produit un concept de communication hégémonique » (p. 8). Le propos d'Armand Mattelart est donc – ainsi qu'il l'expose dans l'introduction de son essai – de chercher à repérer, dans l'alternance entre deux configurations, les continuités et les ruptures, pour mieux montrer de quelle manière le concept aura été « maintes fois recomposé en une figure inédite, sans toutefois s'abstraire des éléments présents dans le mode de communication antérieur » (*ibid.*). Ce livre riche et foisonnant a le grand mérite de déplacer le concept de communication vers un autre territoire en rompant l'assimilation systématique de l'action de communiquer à la sphère médiatique : « La communication sera ici prise dans une vision plus large, englobant les multiples circuits d'échange et de circulation des biens, des personnes et des messages. Cette définition couvre tout à la fois les voies de communication, les réseaux de transmission à longue distance et les moyens de l'échange symbolique, tels les expositions universelles, la haute culture, la religion, la langue et, bien sûr, les médias. Cette histoire évoque également divers auteurs qui ont, à un moment, placé ces phénomènes au cœur de leur réflexion. Sont ainsi revisités l'économie politique de François Quesnay, Adam Smith et Friedrich List, la physiologie

sociale de Saint-Simon, la sociologie organiciste d'Herbert Spencer, la cinématique d'Étienne-Jules Marey, le management scientifique de Frédéric W. Taylor, la géographie politique de Friedrich Ratzel, la pensée stratégique d'Alfred T. Mahan ou la théorie de l'opinion publique de Tarde » (*ibid.*).

L'ouvrage d'Armand Mattelart embrasse donc un temps long et passe en revue plusieurs époques pour montrer la constante évolution de la notion de communication : « Cette histoire débute au XVII^e siècle, à une période où ni les médias ni la liberté de la presse n'existaient, pour se terminer dans la troisième décennie du XX^e, au moment où émergent à peine les termes *mass media*, *communication* et *culture de masse*. Dans la période retenue, l'accent est placé sur le long XIX^e siècle [...] siècle fondateur des systèmes techniques de base de la communication, il l'est aussi du principe de libre-échange » (*ibid.*). Ce livre s'organise autour de quatre histoires parallèles avec de nombreuses intersections et de nombreux chemins de traverse qui contribuent à fonder une archéologie des savoirs sur la communication : « La première traite de la domestication des flux et de la société en mouvement [...]. La deuxième aborde la place qu'occupe la communication dans la conception et la fabrication du lien universel. [...] La troisième histoire s'intéresse plus particulièrement à l'espace. [...] Vient enfin l'histoire d'une normalisation, celle de l'émergence de l'individu calculable » (pp. 8-11).

Opportunément, l'auteur de l'essai rappelle, à la fin de son introduction, qu'il existe depuis longtemps une ligne droite entre communication et religion, l'une et l'autre se retrouvant pour relier (ou *religare*) les êtres humains. Il confie avoir voulu entreprendre cette nouvelle recherche pour répondre « au besoin d'une prise de distance par rapport au tropisme d'une définition de la communication qui sacrifie trop à la sphère médiatique » (pp. 11-12). Armand Mattelart enracine sa réflexion sur la notion de communication, ses usages et ses systèmes dans l'histoire des modes de régulation sociale qui accompagnent les mutations des formes et des technologies de pouvoir. C'est là le très grand mérite de son ouvrage. L'auteur de *L'invention de la communication* fait remonter à Turgot la construction du premier réseau routier français et à l'année 1789 « l'amélioration de la communication et de la fluidité des échanges : suppression des barrières douanières intérieures et des octrois, uniformisation du régime des impôts, élaboration d'un code unique, redécoupage administratif, obligation d'utiliser la langue française pour les actes publics, etc. » (p. 56). Le développement du réseau ferroviaire français,

entre 1793 et 1855, a profondément bouleversé les pratiques et les habitudes des français. En outre, « la nouvelle temporalité de l'univers ferroviaire a été le point de départ d'une nouvelle temporalité tout court » (p. 69). C'est avec l'heure ferroviaire que s'est déclenché le processus d'harmonisation qui a mené avant la fin du XIX^e siècle à l'émergence d'une heure mondiale, acceptée et utilisée par tous. Les progrès de la technique à la fin du XIX^e siècle ont présidé à l'invention de la figure du réseau de communication perçu comme créateur de nouveau lien universel.

Saint-Simon, le premier, considère la société comme un organisme vivant « considéré comme un enchevêtrement ou un tissage de réseaux » (p. 102). La création de l'Alliance française en 1883 répond à un besoin de propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger. C'est ce qui fait écrire à Armand Mattelart que « le langage de la propagation et, au-delà, le modèle religieux de la propagande imprègnent les modes de dire et de faire la communication » (p. 209). Conçue comme une association privée (mais agissant en bonne intelligence avec les ministères de l'Instruction publique et des Affaires étrangères), l'Alliance française s'appuie sur de nombreux réseaux de communication de par le monde et « sur les circuits d'influence qu'ont tissés et continuent à tisser ses adhérents : les écoles publiques françaises à l'étranger; les établissements d'enseignement des missions protestantes et catholiques, les écoles de l'Alliance israélite ouvertes sur tous les points du globe » (p. 211). En 1948, Claude Shannon formule la première théorie mathématique de l'information et de la communication pour le compte des laboratoires de la compagnie téléphonique Bell : « Dès ses débuts, la théorie mathématique de l'information s'installe comme passe-muraille des disciplines et irrigue, grâce à sa puissance d'organisation, des champs de connaissance aussi divers que l'économie ou la physique, la sociologie, la psychologie ou la linguistique » (p. 338). À la fin du XIX^e siècle, la communication appelait de ses vœux la solidarité universelle et l'interdépendance biologique dans un monde certes menacé par la guerre, mais où l'on croyait à la redistribution sociale et à la résorption des inégalités. Juste après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le média devient un aiguillon capable de déclencher le changement social. Armand Mattelart observe avec beaucoup de subtilité que l'une des fonctions essentielles des dispositifs de communication électronique consiste à protéger l'utilisateur des dispositifs de communication de la violence de l'autre, véritable laissé-pour-compte des réseaux : « Plus tombent les entraves au *free*

flow des marchandises et à la libre circulation de ses officiants, plus les grands groupes multimédias et multinationaux font de la surenchère sur leur vocation passe-frontières, plus aussi s'instaure la pratique du passeport électronique pour les "excommuniés" » (pp. 341-342). Dans l'épilogue de son ouvrage, l'auteur plaide pour la réappropriation par l'homme de ce monde « machinique » omniprésent de nos jours. Cette réappropriation est « d'autant plus cruciale que la "communication" est en passe de devenir dans nos sociétés un objet fantasmatique et fantasmagorique sur le dos duquel spéculent démagogues et démiurges. Raison de plus pour la faire échapper à cet univers amnésique en réinsufflant un peu d'histoire afin de l'imaginer autrement » (p. 345). Son essai constitue une invitation à repenser la communication dans la diachronie et de ne pas sacrifier à la mode de l'immédiat et de l'ultra-récent. En tant que passeur d'une mémoire des théories et des savoirs sur la communication, Armand Mattelart s'impose comme un remarquable pédagogue ayant mené une recherche de grande ampleur. Enjeu de société et vecteur de changement, la communication s'impose comme un bon moyen pour bouleverser les mentalités et les habitus culturels, comme l'écrit l'auteur dans la postface inédite à son ouvrage. La révolution des communications annoncée dans les années 70 (et sous-tendue par un continu savoir-pouvoir) n'en est qu'à ses balbutiements. Nul doute qu'à l'avenir, « la construction de la démocratie par le partage et l'échange des savoirs n'empruntera pas les autoroutes mais les petites routes de campagne et les chemins de traverse » (p. 386). Gageons que le lecteur se laissera guider par sa curiosité pour emprunter ces routes et ces chemins de la communication.

Alexandre Eyries

ISM, université de Nice Sophia Antipolis
alex.eyries@yahoo.fr

Gérard NOIRIEL, *Dire la vérité au pouvoir. Les intellectuels en question.*

Nouvelle éd. revue et actualisée, Paris, Agone, coll. Éléments, 2010, 316 p.

Ce livre est une interrogation sur le rôle et la place des intellectuels dans la cité. Pour ce faire, Gérard Noiriel prend appui sur une longue enquête menée auprès de figures emblématiques d'intellectuels qu'ils cherchent à décrypter telles que Charles Péguy, Paul Nizan, Jean-Paul Sartre, Michel Foucault, Pierre Bourdieu, François Furet, Jacques Rancière. Deux principes semblent se confronter tout au long cette analyse : le principe d'autonomie du savant à l'égard